



14,5 x 24
742 pages
22 €

Contact Presse

Marie-Hélène Doré
06 60 40 41 04
marieln@noos.fr

Et si NOUS ÉTIIONS libres

Auteur : Annick Cherville

Parution : Juin 2015

Mai 68, Catherine a 15 ans.

Les adolescents réclament la liberté et s'en emparent en lançant des pavés du haut des barricades. Des groupes enfiévrés discutent des heures entières sur les pelouses des universités.

Boulimique de livres, Catherine trouve chez certains écrivains l'expression transcendée de son monde intérieur et se lance dans l'écriture de *Mémoires d'une adolescente*, un cri de révolte qu'elle jette à la face du monde. Couronnée par l'un des grands prix de la rentrée littéraire, elle devient la coqueluche du Paris des lettres.

C'est le début d'une carrière, mais aussi d'une existence où la vie et la mort flirtent en permanence, où la liberté devient un credo qui justifie tous les excès ! De Paris à Los Angeles en passant par l'Égypte et les îles du Frioul, Catherine mène une vie résolument rock'n roll où le sexe et les drogues évoquent le plaisir, et le plaisir seulement...

Elle nous entraîne dans un voyage tumultueux où se mêlent l'enthousiasme, mais aussi la folie et le désespoir d'une génération *no limit*.

Annick Cherville signe ici son premier roman, comme un hymne à la liberté dans un monde où les valeurs morales et le « politiquement correct » ont asphyxié une certaine forme d'insouciance qui ouvrait le champ de tous les possibles.

Chapitre « Et si nous étions libres »

*At first flash of Eden we raced down to the sea,
Standing here on freedom's shore,
waiting for the sun, waiting for the sun!*

Jim Morrison, Waiting for the Sun.

Il y a longtemps, ailleurs

Mai 1968

Je naquis le 30 novembre 1953 dans une famille de la moyenne bourgeoisie. Je fis mes études dans un pensionnat religieux, au cœur d'une grande ville provinciale grise et respectueuse des bons usages.

Mon vécu réel est bien éloigné de l'information objective que je viens d'écrire. Certes, je suis bien née en 1953, etc., mais j'ai grandi dans un monde que j'ai créé à la mesure de mes aspirations et de mes désirs. Je n'ai jamais éprouvé le besoin de partager mon univers avec qui que ce soit. Je me comportais en sorte que l'on respectât ma tranquillité. Aucun parent, aucun éducateur ne pouvait me considérer comme une enfant différente ou difficile car, en apparence, je me pliais aux coutumes, à la morale, à la religion de mon milieu.

Vint le mois de mai 1968. J'avais quinze ans, un espoir insensé se fit jour en moi, j'allais peut-être trouver à l'extérieur les échos de mon monde intérieur. Des adolescents réclamaient la liberté. Ils s'en emparaient en lançant des pavés du haut de barricades élevées dans les rues parisiennes.

Des groupes enfiévrés discutaient des heures entières sur les pelouses des universités. Nous voulions aimer, nous voulions rêver, nous voulions dévorer la vie sans frein ni garde-fou.

C'est à peu près à cette époque que je commençai à prendre au sérieux mes écrits. Depuis quelques années déjà, j'aimais noircir des pages de mon écriture désordonnée. Je racontais les épisodes de ma vie intérieure sans jamais mentionner les événements. Seul mai 68 figure dans mes « cahiers privés » comme je les appelais. Je fis mes délices des inscriptions qui fleurissaient sur les murs des universités parisiennes. « Soyez réalistes, demandez l'impossible. » « La vie est ailleurs. » « Il est interdit d'interdire. » Autant de graffitis qui devinrent bien vite mes credo favoris et ornèrent les murs de ma chambre provinciale. Je découvris que j'étais jeune. Je commençai à avoir envie de m'amuser et de m'enfuir loin de ma ville grise. « Sous les pavés, la plage ! »

J'avais écrit une nouvelle. J'avais commencé un roman. J'imaginai des histoires dont les héros, toujours splendides, ne connaissaient aucune limite. Ils ne respectaient aucune loi de ce monde, ils ne buvaient ni ne mangeaient, ils faisaient l'amour à en perdre le souffle, à en perdre la vie. Les mondes que je décrivais, s'ils étaient beaux, n'étaient pas dépourvus de cruauté ni de violence. Les hommes y martyrisaient les femmes avant d'en devenir éperdument amoureux. Plus rarement l'inverse. Pourtant, mes parents formaient un couple calme et aimant, moi-même j'étais une enfant charmante, en bonne santé. Je n'ai jamais su d'où je tirais mes modèles, j'ai fini par croire que je les avais créés à partir du néant, comme Dieu l'avait fait pour Adam.

Après 1968, je commençai à m'intéresser au monde autour de moi. Je me mis à lire avec voracité jusqu'à en délaisser l'écriture. J'avais trouvé chez certains écrivains l'expression transcendée de mon monde intérieur. Je lus avec passion l'œuvre d'Emmanuel Lavéran.

Anna Lajoyeuses, son épouse, elle-même femme de lettres, était directrice d'une importante maison d'édition. J'étais fascinée par ce couple très en vogue que mon milieu réprouvait autant pour ses idées amORAles que pour ses comportements anticonformistes. Chaque roman de Lavéran déclenchait un scandale dans les milieux bien-pensants. Quoiqu'il en fût, son talent d'écrivain était indéniable. Anna Lajoyeuses, réputée pour être une séductrice impénitente, était aussi une femme d'affaires remarquable, une dénicheuse de talents hors pair, un mentor étonnant, et même, comme je ne tardais pas à le découvrir, une fine plume.

Je réussis à lire en cachette, à la bibliothèque municipale, son *Histoire de la sexualité en Occident*. Cet ouvrage vint nourrir mes plus grandes rêveries, mes désirs les plus forts. Des photos de presse du couple me confortèrent dans l'idée qu'Emmanuel et Anna auraient été dignes d'avoir été créés par moi: ils étaient beaux, ils n'avaient pas encore quarante ans, ils étaient une insulte vivante à notre société conventionnelle.

À la même époque, je fus prise de passion pour le cinéma, j'allais voir deux ou trois films dans la même journée. Si j'aimais un film, je le revoyais plusieurs fois d'affilée, ce fut le cas pour *Le Septième Sceau* d'Ingmar Bergman ou *Pierrot le fou* de Jean-Luc Godard.

Je découvrais avec une intense émotion des chanteurs et des groupes de musique rock dont la plupart étaient anglais ou américains. Ils exprimaient aux oreilles de tous ma rébellion intime. Souvent, la vie de ces stars était scandaleuse. J'en étais ravie. Mon hymne favori fut cependant la chanson d'un français, Michel Polnareff, *Je veux faire l'amour avec toi*.

Je commençais à me soucier de mon apparence extérieure. Des cheveux longs et lisses, des jeans usagés me semblaient de mise. Si l'un de mes parents se hasardait à me faire une remarque sur ma coiffure (ou plutôt sur son absence), mes vêtements, mes choix musicaux ou le dernier Lavéran, je ne répliquais pas, je me contentais de me lever et de sortir de la pièce. Quand je n'étais pas au cinéma, je passais mon temps enfermée dans ma chambre à écrire ou à écouter mes disques.

En somme, je ne faisais pas d'histoires.